

I- Revoir le rouge de Hugues Corriveau

Robert Yergeau

Number 32, Winter 1983–1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40044ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Yergeau, R. (1983). Review of [I- Revoir le rouge de Hugues Corriveau]. *Lettres québécoises*, (32), 36–37.

Visa le blanc tua le rouge?

I: Revoir le rouge

de Hugues Corriveau

Certaines écritures qui ont pour toile de fond les années 1970 furent marquées au fer blanc. Cette hantise du blanc — cette saga où le blanc fut investi de toute une symbolique à la fois proliférante et polysémique — connut son apothéose en 1978 alors que Nicole Brossard coiffa sa rétrospective à l'Hexagone du titre de l'un de ses recueils paru initialement en 1970: *le Centre blanc* (il y aurait peut-être lieu d'entreprendre une étude onomastique sur cette préoccupation du blanc chez Nicole Brossard). Après la marée blanche — après avoir repensé et revisité le parcours du blanc, un blanc complexe qui procédait de la revendication, de l'aliénation / désaliénation, de la pureté piégée, sorte de blanc-charnière entre l'absence et la présence, entre le non-dit et le dire, entre le vide et la densité — en arriverions-nous à la marée rouge? Après l'âge du blanc l'âge du rouge?

C'est à cela que je pensais lorsque je rentrai en contact livresque avec le recueil de Hugues Corriveau *Revoir le rouge* (encore là aurait-il matière à une recherche onomastique?), que VLB éditeur mettait sur le marché cet automne. Dix suites de courts textes narratifs composent ce livre: «La mise en page», «L'éloquent stratagème», «Acte délibéré», «Acte délibéré (2)», «Travaux de sape», «Les vrais jardins», «Revoir le rouge», «Coup de force», «Fait d'armes» et «Compter les gestes de la perte». Le tout superbement soutenu par de très belles illustrations de Danielle Péret. Dix suites donc que traverse une thématique auquel nous convie depuis quelques années déjà la modernité poétique québécoise. Tout y est: le privé, le désir, la fiction des corps, le corps de la fiction, le nouvel (dés) ordre amoureux, la masculinité, etc. Au fil des différentes parties l'auteur, «avec un sans gêne» qui lui serait propre selon ce que nous apprend la quatrième de couverture, fait le tour de son potager, écrit «sur la fiction de nos corps» (p. 9), sur «le privé devenu indécent» (p. 9), sur «un va-et-vient d'organes» (p. 39), sur les «bonnes odeurs des menstrues» (p. 41); avoue qu'il y a «dans les parages des femmes, en ce moment, beaucoup de paroles qui me font m'inquiéter de la mienne» (p. 31); constate que «les hommes se dévêtent sur leurs machines» (p. 32) et nous apprend qu'il aimerait «faire de son érection une autre valeur» (p. 43). Enfin il est fait allusion fréquemment au sang dans ce recueil. Allusions qui trouvent leur aboutissement — sorte de point nodal autour duquel s'enchevêtre une symbolique reliée au sang — dans la suite qui donne son titre au livre: «Revoir le rouge». Dans

cette partie l'auteur nous convie à une descente mnémonique dans l'histoire du sang où se mêlent à la fois les mythes et le sacré (les eaux sumériennes, la sorcellerie, les sages femmes, etc.). Le lecteur participe à une «saignée double» (p. 89), assiste à des «rituels sanglants» (p. 90) et à un «massacre de peau tendre» (p. 92). Ce même lecteur voyage beaucoup: des Afriques aux Orientes en passant par le Népal et l'Inde. «Revoir le rouge» ou «la préhistoire des gestes des assassinats» (p. 103).

Ce livre de Hugues Corriveau se présente comme l'histoire d'un sujet désirant qui s'attarde aux pulsions les plus ténues qui composent la trame fragmentée d'un réel qui ne va pas de soi. En ce sens peut-être la partie qui m'a le plus séduit demeure «Travaux de sape». Cette suite se veut un bel exemple d'une écriture parfaitement maîtrisée où l'auteur s'attarde au plus près des corps, des désirs et où il est question des «complexes manières dans la politique des rencontres» (p. 65).

Mais malgré tout cela, malgré de nombreux passages remarquables, tout se passe comme si je ne pouvais échapper aux effets de lecture que ce recueil engendre. Est-ce que cela tendrait à confirmer ce qu'écrivait Jauss dans son *Esthétique de la réception* alors qu'il soutenait que «même au moment où elle paraît, une oeuvre littéraire ne se présente pas comme une nouveauté absolue dans un désert d'informations: par tout un jeu d'annonces, de signaux — manifestes ou latents —, de références implicites, de caractéristiques déjà familières, son public est prédisposé à un certain mode de réception»¹? Ou plus prosaïquement est-ce dû au fait que seules les quatre dernières parties de ce recueil étaient à ce jour demeurées inédites? Je l'ignore, mais un fait demeure: la lecture de *Revoir le rouge* ne m'a procuré que très peu de surprise. Tout est bien amené, tout est conduit sans bavures, sans aucun accroç à l'orthodoxie de ce qui s'écrit de plus actuel en poésie. Rien n'y manque, pas même cette dose minimale d'humour



Hugues Corriveau

qui permet un digne et noble détachement: «Il nous prend parfois une impuissance drôle à mourir» (p. 10). Cela fait bien, tous les effets de la modernité sont là, mais en aucun temps Corriveau ne prend de risques. Il élève ce recueil au rang de l'effraction mais d'une effraction anticipée, prévisible comme si jamais nous assistions à un véritable déplacement du discours virtuel, à une fuite hors des structures, à un dérapage, à des échappées. Il nous prend même l'envie de soulever quelques pieds de nez de la part de l'auteur, qu'il nous tire la langue... mais en vain.

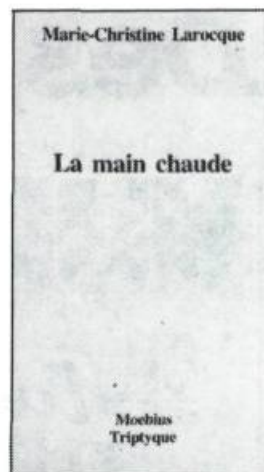
Et l'on en vient à se dire que *Revoir le rouge* apparaît comme le résultat d'un travail bien léché produit par un étudiant brillant, qui maîtrise les enjeux de la modernité poétique. Une poésie qui se fige dans une modernité qui prend les allures d'un esthétisme tuant. Une poésie qui, paradoxalement, pêcherait par un excès de préciosité version moderne, version des années 1980.

II La main chaude

de Marie-Christine Larocque

Pas d'excès de préciosité ni ancienne ni moderne chez Marie-Christine Larocque. Tout dans ce premier recueil sent l'écriture à chaud... Pour le meilleur et pour le pire. Dans la première partie, «Digitales», le langage, qui doit beaucoup à l'oralité, s'en prend au plus immédiat, au plus urgent: à la naissance — toutes les naissances —, au corps, aux désirs, etc. Rien de très neuf dans cette thématique qu'a explorée une pléthore de recueils depuis une quinzaine d'années. Mais dans les meilleures pages de *la Main chaude*, le lecteur se laisse séduire par une voix, une présence:

*Les épaules des femmes, à la fenêtre ouverte
Prennent toute la lumière du monde
Toute la lumière sur leurs hanches
Et sur leurs cuisses en enfilade
Sur les peaux roses des femmes accoudées aux fenêtres ouvertes
L'ombre du soir vient s'appuyer
Toute l'ombre dans un croissant de khôl
Des épaules rondes jusqu'à leur aube (p. 9)*



Des poèmes qui s'attardent au plus près des choses et des sentiments, qui questionnent les instants éclatés. Des poèmes qui passent du privé: «Seules / Je laisse ses cheveux et / Ses cuisses jouer avec mon sexe / Pendant qu'elle dort / Sans bruit / Ses cortèges me charment» (p. 23) au public: «Dans l'autobus bondé de 8h / Les doigts s'agrippent au guéridon / Métallique / Leurs mains se rappellent / L'odeur solitaire / Au bout de leurs dix bras» (p. 22).

Ces textes en côtoient d'autres, au ton plus nettement revendicateur, qui agressent le lecteur. Je pense ici à «J'ai fait une boule de neige», «J'ai mis mes beaux souliers» ou encore à ceci: «Je place rudement / Le revolver froid / Au creux de mon vagin / Et je dispose de mon corps / (p. 48). Ce ton va en s'amplifiant pour connaître son apothéose dans la deuxième partie du recueil, «Menottes». Là se trouvent, je crois, les textes les plus efficaces de l'auteure, ceux qui dépassent de beaucoup la condition du JE. Il s'agit d'une courte suite de poèmes qui se réfèrent tantôt au Salvador, tantôt à «une femme bolivienne / Enceinte et / Prête à accoucher / Qui se sauve / Loin / parce que tout un état la cherche» (p. 57). «Menottes» ou un «flash atroce d'un monde surpris dans sa folie» (p. 55), comme l'écrit si bien Marie-Christine Larocque, là où la poésie s'en prend à «la syphilis de vie» (p. 54).

Ce recueil recèle une suite d'incantations qui agissent comme autant de coup de poings assenés au réel, car il faut s'en prendre au réel lorsqu'il «ne répond plus», comme l'écrivait Jean-Paul Daoust. C'est là que réside, je crois, l'intérêt de ce recueil. En revanche *la Main chaude* contient un certain nombre de poèmes qui ne craignent pas d'afficher des métaphores incongrues où la confusion ne le cède qu'à l'embrouillamini sémantique. Par exemple ces vers: «À la barre d'un cil / Une femme cherche le large / Quand la vague verse l'oeil / À la plage noire / de la ligne» (p. 26). Ce poème et quelques autres ont l'audace plutôt tranquille et l'image un peu facile. Mais on en vient à se dire que c'est là peut-être le tribut à payer pour gifler à chaud le réel. □

1. Hans Robert Jauss, *Pour une Esthétique de la réception*, Gallimard, 1978, p. 53.

Hugues Corriveau, *Revoir le rouge*, VLB éditeur, 1983, 153 p.
Marie-Christine Larocque, *la Main chaude*, Moebius Triptyque éditeur, 1983, 67 p.